

## **Didier Lapeyronnie : « Avec le virus, Alien est revenu prendre la commande de notre esprit »**

En captant toute notre attention et en dictant nos actions, le coronavirus compromet nos aptitudes réflexives et interprétatives. Un processus qui n'épargne pas les intellectuels et les scientifiques, remarque, dans une tribune au « Monde », le sociologue Didier Lapeyronnie

Tel le monstre Alien, créé en 1979 par le cinéaste Ridley Scott, le virus envahit nos corps et nos esprits. Il ne paralyse pas seulement nos poumons. Il affecte aussi nos capacités cognitives et intellectuelles, individuelles et collectives. Au terme de deux mois de crise, nous pouvons en observer les effets sur le monde social et sur le monde politique, intellectuel et médiatique (à travers les tribunes, prises de parole, blogs etc.). Le plus évident, souvent noté, est l'extraordinaire régression qu'il produit. Régression vers les habitus, aurait pu dire le sociologue Pierre Bourdieu (1930-2002), ou engloutissement dans les rôles, aurait pu compléter le psychologue Milton Hyland Erickson (1901-1980) : chacun devient un peu plus ce qu'il est, parfois une caricature.

Le phénomène est amplifié par l'exacerbation des émotions, positives ou négatives, en commençant par la peur, qui accentue le repli où nous espérons trouver un peu de sécurité. Ainsi, ceux qui étaient sociables et confiants le sont un peu plus. Ceux qui étaient méfiants sont encore plus méfiants. Ceux qui haïssaient Macron le haïssent plus encore. Ceux qui étaient plongés dans le ressentiment en éprouvent un peu plus. Le mélange de régression et d'émotions intenses étend sans plus de limites le moi de chacun. Il donne à chacun un sens du pouvoir : une impression d'invincibilité et des convictions renforcées.

La « colère » augmente et se répand. Le processus affecte aussi le monde politique et intellectuel : chacun déroule son programme spécifique en y voyant à la fois l'explication (je vous l'avais bien dit) et la solution (la mienne) : l'écologie pour les écolos, le féminisme pour les féministes, le libéralisme pour les libéraux, la nation pour les nationalistes, Mélenchon pour Mélenchon... Chacun prétend que le monde doit changer. Or nous assistons à l'inverse. Nous ne voyons pas apparaître d'idées nouvelles ou inédites. Les attitudes ne changent guère, bien au contraire, et chacun est affairé à bien se caler dans son rôle. Le monde ancien se crispe : il lui est insupportable de perdre le pouvoir.

### **Ce processus affecte tout le monde**

Mais le virus a un effet plus profond, pas nécessairement congruent avec ce qui précède (il s'agit d'un virus anarchiste). Il s'impose à nous en prenant possession de nos esprits, plus exactement de nos capacités d'analyse et d'interprétation des situations. Comme dans une panique. Il ne s'agit pas simplement, pour parler comme les psychanalystes, du surmoi qui aurait sauté, libérant l'inconscient. Il s'agit de nos aptitudes réflexives et interprétatives, de la commande centrale de notre esprit. Comme Alien, il pense et agit à notre place.

D'abord en captant toute notre attention et en nous fascinant. Impossible de se concentrer sur autre chose. Ensuite, en dépouillant nos actions de leur intentionnalité propre. Comme si nous n'obéissions plus qu'à des stimuli hors de tout contexte. Le plus étrange est que ce processus affecte tout le monde, notamment les intellectuels et les scientifiques, a priori les mieux armés pour ne pas se laisser aller à de fumeuses théories.

Cela semble particulièrement le cas des philosophes et des sociologues. Ces derniers devraient pourtant se souvenir de leur collègue Herbert Blumer (1900-1987), qui avait décrit ce genre de phénomènes et qui n'a cessé de rappeler que la sociologie est l'intelligence des moments et des situations sociales (il nous autorise cependant à être optimistes : pour lui, il ne s'agit que d'une étape qui devrait être suivie d'un moment de ressaisissement).

Seuls les médecins échappent à ces processus. Probablement parce que la médecine est aussi une pratique et une profession. Au-delà des querelles scientifiques et des compétitions d'ego, ils sont collectivement les seuls à ne pas céder, à dire des choses sensées et solides et à affronter l'incertitude. Pour lutter contre l'épidémie, peut-être est-il temps, en faisant vœu de silence, de

cesser le vacarme. Juste un instant. Afin de reprendre littéralement nos esprits et, surtout, de retrouver une créativité et une imagination aujourd'hui indispensables.

Didier Lapeyronnie, sociologue, professeur à Sorbonne-Universités, *Le Monde*, 27 avril 2020